

DAMIEN MAUGER



LES
TROIS
GARDES

TOME 3

- LE CARCAN DE LA BÊTE -

REMERCIEMENTS

Une des nombreuses légendes grecques quant à sa vie et ses exploits narre qu'Héraclès, fils bâtard de Zeus et d'Alcmène, dut accomplir douze travaux imposés par son cousin Eurysthée afin de se faire pardonner le meurtre, rendu fou par Héra, de sa femme Mégara et de leurs enfants. Eh bien, l'écriture de ce troisième roman aurait indubitablement été son treizième exploit. Quelle folle complexité que de trouver le temps d'écrire ces quelques centaines de pages pour poursuivre l'aventure de mes chers personnages.

À l'aube de la parution du *Carcan de la Bête*, je suis désormais capable de vous prodiguer quelques conseils si vous aussi vous souhaitez vous lancer dans l'écriture d'un roman. Vous êtes prêts :

- 1) Dormez bien la nuit, c'est primordial !
- 2) Buvez du café, beaucoup de café (ou du thé, pour ceux qui préfèrent), et mangez. Il est toujours plus agréable d'écrire avec de quoi se sustenter à disposition.
- 3) Lisez des bouquins, des mangas, matez des séries ou des films, jouez aux jeux vidéo, faites du sport, sortez et baladez-vous. Bref, videz-vous fréquemment la tête tous les jours afin de ne pas devenir fou.
- 4) Et non des moindres, ne passez jamais, jamais, **JAMAIS** de concours, quel qu'il soit, en même temps !

Voilà, avec ces petits conseils, vous devriez vous en tirer comme des chefs !

Bien sûr, la rédaction de ce nouveau roman et de cette aventure éditoriale implique de nombreux remerciements.

Comme toujours à ma mère et mon grand-père, lesquels m'ont donné le goût de la littérature et de l'écriture. Ce roman, et tous les autres, vous est dédié.

À Anne, a.k.a. Nouchka : c'est grâce à toi que j'ai pris confiance en ma plume et cette histoire.

À mon petit gecko « nip-nip-nip », qui me suit depuis un an à l'heure où ces lignes sont écrites et qui me rend si heureux chaque jour.

À ma chère Mathilde, pour ne jamais cesser de créer les cartes de mon monde et ainsi illustrer de tous tes talents les nombreux détails dans ma tête que je ne saurais représenter.

Évidemment, mes infinis remerciements à la patronne et à la lieutenante, Camille et Élodie, pour avoir permis à cette aventure non seulement de commencer, mais aussi de continuer sur papier.

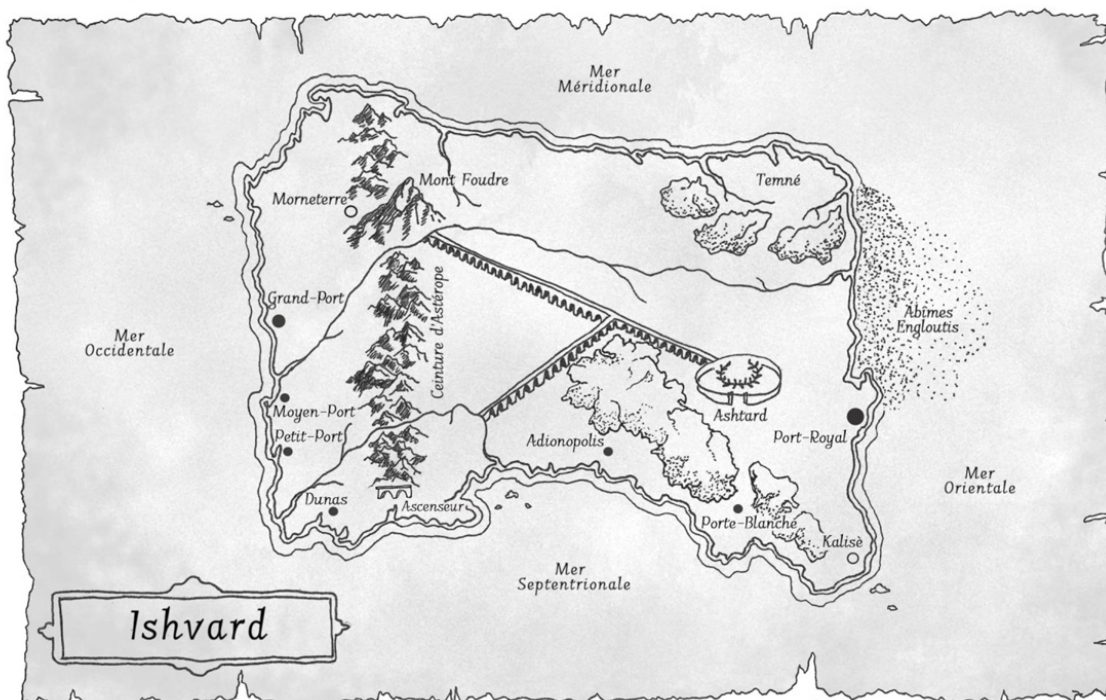
Une pensée à toute l'équipe d'auteurs de Beta Publisher, avec qui une véritable famille s'est créée.

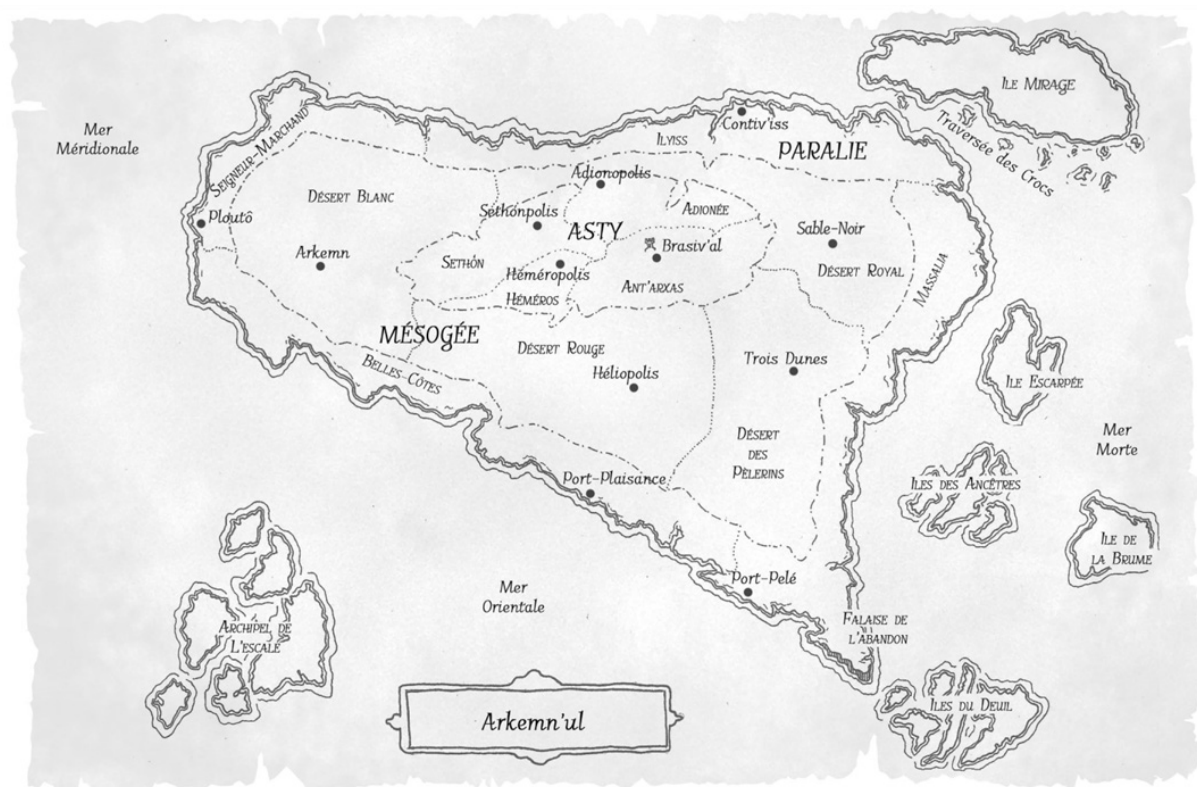
Et enfin à vous, mes chers lecteurs. Merci de poursuivre votre odyssée à mes côtés et à ceux de mes personnages. Un lecteur n'est rien sans livres ? Sachez qu'un auteur n'est rien sans lecteurs. Tout ceci, c'est aussi grâce à vous que je le dois.

Que les Trois Gardes, sous le Regard d'Héméros, vous protègent tous à jamais !

Χαῖρε καὶ εὐχαριστῶ !

Damien Mauger





Sommaire

PROLOGUE

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE DEUX

CHAPITRE TROIS

CHAPITRE QUATRE

CHAPITRE CINQ

CHAPITRE SIX

CHAPITRE SEPT

CHAPITRE HUIT

CHAPITRE NEUF

CHAPITRE DIX

CHAPITRE ONZE

CHAPITRE DOUZE

EPILOGUE

PROLOGUE

Un : bomber son torse en tirant la corde et en inspirant grandement.

Deux : retenir sa respiration.

Trois : porter l'empenne près de son œil.

Quatre : ne plus trembler.

Cinq : prier la déesse Dianaé.

Six : expirer.

Sept : relâcher l'empenne.

Huit : prier la déesse Dianaé.

Tels étaient les huit conseils de chasse indispensables que se répétait Jacob chaque fois qu'il s'apprêtait à tirer à l'arc. C'était son propre père, le vénérable Arkas, fin chasseur et fantassin léger de renom dans l'armée du roi Wulfoald III le Serein, qui lui avait tout appris. Dans sa jeunesse, Jacob l'avait toujours accompagné en plein cœur des forêts et des plaines qui recouvraient la bordure nord-est de la Ceinture d'Astérope d'Ishvard. Rares avaient été les fois – deux, s'il s'en souvenait bien – où son père et lui étaient rentrés bredouille. Arkas disait que c'était grâce à la Maîtresse de la Chasse, la vierge Dianaé, fille d'Héméros et d'Adionée ; Jacob, lui, mettait ça sur le profit de l'adresse de son père et sa capacité à ne jamais s'avouer vaincu. Si le gibier manquait, alors il le pistait jusqu'à ce que les bois soient trop sombres pour risquer de s'y perdre ; si le gibier se faisait discret, alors le chasseur le serait tout autant et finirait par prendre l'animal par surprise. Ainsi, peu de proies échappaient à ses traits, et alors père et fils s'esclaffaient somme toute moins bruyamment pour ne pas

faire fuir les autres animaux – des cibles potentielles pour un bon ragoût – qui pouvaient encore se terrer alentour.

« Nous devons ramener la bonne viande à ta mère, petit, et elle nous préparera un véritable festin digne des banquets des dieux, disait Arkas. N'oublie jamais ceci : ta proie ne doit jamais te voir ni craindre la flèche qui file vers elle. Sinon, la viande n'en aura qu'un goût détestable et une texture aussi dure que les semelles des bottines de ton vieux grand-père. »

Et il était vrai que les succès de Jacob – lagomorphes, cervidés et autres écureuils – qui s'étaient scénarisés en une poursuite et une réitération jusqu'à trois flèches, avaient toujours donné une chair bien moins tendre et délicieuse sous la dent. Le jeune homme avait ainsi appris à se fondre dans le paysage, que ce soit derrière un arbre, sur ses branches, dans un fourré et des halliers, laissant à sa verte pitance le brocard ou à ses glands l'écureuil, tous deux étrangers au danger limitrophe.

Arkas avait longtemps suivi les progrès de son fils, jusqu'à lui prononcer le plus beau compliment qui soit : « Tu es devenu bien meilleur que moi. Tu ferais un archer d'élite dans l'armée du duc. » L'homme était mort deux jours plus tard d'un stupide accident de cheval au sein de la Ceinture d'Astérope... Jacob avait dès lors pris sous son aile sa mère, inconsolable, même lorsqu'il lui avait présenté la magnifique créature qu'était aujourd'hui son épouse ou qu'il lui avait annoncé la venue prochaine d'un enfant.

Enfin. Après tout ce temps, un fils me naîtra bientôt.

Leur vœu commun à Maïalèle, Suzeraine de la Fertilité, avait été exaucé. Longtemps, le couple avait désiré enfanter, mais les desseins de la déesse ne s'étaient jamais accordés avec les leurs. Jusqu'à ce jour béni, plus de huit mois auparavant.

Il sera bientôt dans mes bras !

Jacob rêvait chaque nuit, depuis l'annonce de son épouse, qu'il serrait le bambin contre son torse, qu'il le berçait

tendrement alors qu'il pleurait, qu'il entendait ses premiers vagissements résonnant pour lui comme la plus douce des chansons. Il n'avait jamais aussi bien dormi depuis ! Il regrettait simplement que sa mère ne pût connaître un jour son petit-fils, car les dieux l'avaient rappelée à eux deux mois naguère. Une vilaine fièvre, qui avait emporté de nombreuses bonnes gens dans les villages à l'ouest d'Ishvard.

Au moins a-t-elle su qu'elle serait grand-mère...

Le sourire quelque peu pincé par toutes ses pensées flottait encore sur son visage lorsque la chevrette releva la tête, guettant alors les alentours. Jacob se reconcentra sur sa proie, bien plus difficile. Un mets de choix, qui se méritait par une adresse particulière de la part du chasseur : une femelle accompagnée de son faon, lequel ne prêtait nulle attention à quelque danger ainsi plongé dans les baies juteuses – Jacob en connaissait le goût sucré qu'offraient les buissons. Caché derrière le chêne bien touffu en cet équinoxe de printemps, il observa la mère et le tout jeune cervidé, ne sachant lequel des deux toucher. Il craignait que le faon soit trop petit et ne réussisse guère à les nourrir, son épouse et lui, bien longtemps – d'autant que la gestation arrivait à son terme, ce qui empêchait Jacob de sortir souvent pour chasser ou cueillir dans la forêt comme il devait l'assister. Mais il serait plus facile à toucher et ne déguerpierait pas s'il ne l'atteignait pas au cœur ou à la gorge. Ne resterait à Jacob qu'à l'achever en lui transperçant l'épaule de son couteau. La chevrette, elle, était assurément plus farouche et difficile à abattre, mais elle assurerait une certaine pitance pour au moins une semaine – et même plus encore s'ils rationnaient correctement. La peau, quant à elle, pourrait être vendue au marchand du coin, et ce pour une bonne somme qui permettrait de compléter les nécessaires pour le couple et le futur enfant.

Le pragmatisme finissait donc par s'imposer : la chevrette, au risque d'échouer. Mais Jacob avait suffisamment confiance en ses talents d'archer pour rapporter la venaison à son épouse qui avait tenu à le suivre et qui l'attendait sagement au soleil dans une toute petite clairière, à moins d'un demi-mile avec leur chien.

Le compagnon au poil noir suivait généralement son maître et pistait le gibier, mais depuis que le ventre bien rond s'était manifesté, il guettait déjà par avance l'enfant. L'animal posé entre les jambes de la dame, le fidèle et téméraire mâtin rassurait Jacob, lequel se savait ainsi protégé, tout comme son épouse.

La chevrette finit par se replonger dans les buissons à baies jaunes. Le chasseur se dégagea quelque peu du tronc, inspirant un grand coup en tendant la corde avant de placer l'empenne tout près de son œil. Il retint sa respiration, se concentra pour ne plus trembler, pria Dianaé et expira lentement avant de lâcher la corde. Celle-ci, sous une nouvelle prière envers la Maîtresse des Animaux, se ficha avec précision dans la gorge de la chevrette qui poussa un réement fugace avant de s'échouer sur le flanc. Jacob se félicita pour cette nouvelle réussite, remercia une fois encore la déesse et s'en fut aussitôt à la chevrette, regardant d'un œil rapide le faon orphelin fuir à toute allure à travers les fougères verdoyantes.

Il s'agenouilla près de l'animal suffocant et prit son couteau à sa ceinture, posant aussitôt la pointe tout contre la poitrine du cervidé.

— Dianaé, accepte l'âme de cette brave mère. Nourris et protège son petit des prédateurs et des hommes, pria-t-il avec solennité.

Contradictoire qu'une telle pensée pour celui qui venait tout juste d'hésiter à l'abattre, mais telle était la loi religieuse chez les chasseurs. Les plus croyants d'entre eux suivaient scrupuleusement les préceptes établis dans les

*Ordres du Chasseur - ou l'Art de la Chasse*¹. Ce récit, sous forme d'arrêts successifs, avait été, du moins le croyait-on, rédigé par un chasseur qui, un jour, tandis qu'il pistait une biche - l'animal favori et totem de la déesse -, avait rencontré Dianaé alors qu'elle se baignait nue dans l'un des nombreux cours d'eau de la Ceinture d'Astérope. La déesse, de prime abord effarouchée par l'acte de l'homme qui ne s'était guère empêché de regarder son corps, s'était finalement radoucie en constatant que le malotru était un chasseur, ainsi vêtu d'une tunique verte pour se confondre avec la végétation, armé d'un arc et d'un carquois plein et accompagné d'un bel épagneul noir et blanc. La déesse avait tout de suite pressenti le potentiel de l'animal, lequel pistait aussi bien le gibier qu'il le rapportait une fois abattu par les traits de son maître. Plutôt que de le transformer en cerf afin qu'il se fît dévorer par son chien - un vieux mythe narrait le destin tragique d'un tel chasseur qui avait également vu la déesse se baignant nue dans un lac en plein cœur des montagnes² -, la déesse l'avait invité à s'installer auprès du feu afin de partager le chevreuil qu'elle venait tout juste de faucher d'une flèche en plein poitrail. Un jour et une nuit durant, Dianaé avait soufflé tous les ordres auxquels devait s'astreindre tout chasseur qui désirait maîtriser l'art de la chasse et pieusement respecter la loi de la nature et de la déesse qui la régissait, tenu par un serment cathartique et religieux.

L'un de ces préceptes poussait toujours le chasseur à ne jamais abattre un petit de moins d'un an - sauf en cas de pénurie ou d'hiver difficile. Le faon, qui venait tout juste de déguerpir à travers les fougères, ne devait pas avoir plus de six mois. Jacob, suivant les principes stricts de *l'Art de la Chasse*, devait ainsi prier ardemment Dianaé, en sa qualité de déesse nourricière et maîtresse de la copulation animale, d'alimenter le faon jusqu'à ce qu'il devînt un chevrillard, puis un brocard capable de se nourrir seul et de saillir une

femelle avant, selon les lois de la nature et de la prédation, d'être fauché à son tour.

Si plusieurs préceptes des *Ordres du Chasseur* paraissaient alambiqués pour les pieux chasseurs, l'un d'entre eux ne laissait nullement place à l'ambiguïté : achever l'animal pour qu'il ne souffre guère longtemps. Il en allait de l'ataraxie³ entre le chasseur et le croyant.

La lame de Jacob transperça ainsi efficacement la chair et le cœur ; la chevrette lâcha un dernier souffle et rejoignit le champ smaragdine et floral de la *Pótnia Thêrôn*.

L'homme se releva et étudia plus attentivement la carcasse. L'animal n'était pas malingre comme de nombreuses autres proies qu'il avait prises jadis. Le printemps y était assurément pour quelque chose, gratifiant la forêt d'un tout nouveau manteau de verdure après l'hiver difficile.

Le chasseur retira la corde de sa ceinture et la scinda en deux d'un coup de lame. Il attachait ainsi les deux pattes arrière ensemble avant de répéter la chose avec celles de devant. Passant ses bras derrière chaque corde, il hissa ainsi la carcasse sur ses épaules, de façon que le sang ne lui coule pas dessus, exhalant bruyamment lorsque le poids s'ajouta au sien. L'animal le pesait bien, au moins trente-trois livres à l'estimation de Jacob, ce qui élargit plus encore son sourire. « Du gibier lourd est du gibier bon ! » proclamait souvent son père Arkas.

Faisant volte-face, il prit le chemin du retour, marchant lentement et sûrement jusqu'à la clairière où sa femme et le chien l'attendaient depuis... Combien de temps s'était-il écoulé ? Il n'avait guère mis longtemps pour dénicher la mère et le petit. Jacob se savait rapide, donc à peine deux heures devaient avoir filé depuis son départ, le temps nécessaire pour la dame de récupérer quelques herbes aromatiques et de se reposer en profitant de la douce chaleur du soleil accompagnée de la brise printanière. Le

temps était absolument radieux depuis plusieurs jours. La saison des pluies, qui succédait toujours à l'hiver, était enfin passée, et Héméros brillait de mille feux dans les cieux. Jacob espérait que son fils naîtrait sous la Lueur du Père des dieux et des hommes.

La clairière fut à peine en vue que déjà le chien se mit à aboyer et rejoignit son maître. Frétillant de la queue, il lui tourna autour avant de lui sauter dans le dos, renflant le museau de la chevrette inerte. Il aboya de plus belle ! Savait-il que la graisse et les os lui étaient promis ? Après tout, il y avait toujours le droit. *Les Ordres du Chasseur* était clair sur la nécessité de toujours féliciter son chien, qu'il fût bon ou non à la chasse.

— Tu en auras une belle part, Orthros ! badina Jacob alors qu'il pénétrait dans la clairière, le ruissellement de l'eau pénétrant ses tympans sous le trille des rousseroles et des linottes cachées dans les feuillages.

— Tant que tu nous en laisses assez pour nous rassasier tous les trois, mon amour, l'accueillit la voix de son épouse.

Celle-ci était assise non loin d'un petit cours d'eau, adossée contre un menu tronc. À ses pieds était étendu un drap blanc rempli de baies, de fruits ronds et d'herbes aromatiques. Jacob se délesta de la chevrette non loin de leur monture attachée à un autre tronc plus épais. Il lui flatta l'encolure lorsque la jument baie renâcla, et siffla Orthros pour qu'il le suive. Il s'agenouilla auprès de sa dame et l'embrassa avec amour, passant une main dans ses cheveux – *Ses si beaux cheveux !* – blonds comme le maïs.

— Je vois que ta chasse fut couronnée de succès, le félicita-t-elle.

— Plus encore ! Je ne pensais tomber sur cette perle rare. Elle était accompagnée d'un faon.

— Pauvre petit orphelin, sourit-elle de toutes ses dents blanches.

Ses si belles dents blanches !

— Dianaé le protégera et le fera grandir.

— Que la Courotrophe⁴ t'entende !

Sur ces entrefaites religieuses, Jacob se posa à son tour contre le tronc, Orthros prenant aussitôt place entre lui et son épouse, posant sa tête non loin du ventre rond. Le chasseur vint le caresser avec une extrême tendresse, puis l'abdomen dur et chaud, imaginant à quoi pourrait bien ressembler le bébé. Adopterait-il ses traits rugueux, ou ceux, doux et délicats, de son épouse ?

Jacob savait qu'il n'était guère laid, loin de là, mais il avait toujours trouvé son expression faciale trop dure avec son nez pointu, ses lèvres non pulpeuses et sèches, son menton à fossette qu'il détestait particulièrement, ses yeux d'un marron des plus banals, en sus des quelques ridules qui parsemaient déjà son visage – et il n'avait que trente ans ! Au moins était-il sec et musclé, ni glabre ni velu, la tignasse suffisamment épaisse et abondante pour ne jamais, du moins il l'espérait, souffrir d'une calvitie comme feu son père et grand-père aussi loin qu'il s'en souvenait.

Dieux, que pouvait bien lui trouver physiquement sa femme ? Et quelle femme ! *Elle*, était magnifique. Non, « magnifique » était un euphémisme. Elle était divine, une Éternelle, à faire rougir l'épouse d'Héméros, Adionée, ou la déesse de l'Amour, Maïalèle, aux infinies conquêtes. Liliale comme le marbre, fine comme une guêpe – nonobstant son ventre et ses hanches actuels –, une blonde et longue toison qui cascadaient jusqu'à ses omoplates, des yeux aussi bleus que la plus cristalline des mers de ce monde, des traits anguleux qui ciselaient son parfait visage. Jacob s'était toujours demandé si elle n'était pas une princesse venue d'un royaume lointain et oublié comme dans les contes de fées de son enfance, que les dieux auraient placée sur sa route pour le remercier. Mais le remercier de quoi ? Il n'avait jamais rien fait qui fût si louable au point de le récompenser par un tel présent aussi merveilleux. Et dire qu'elle était tombée amoureuse de lui, qu'elle avait plus encore accepté

de l'épouser le jour où, gauche et empoté, il lui avait timidement demandé sa main en plein milieu de la place du marché de leur village. Et elle allait bientôt lui donner un fils – ou même une fille, Jacob ne s'en formalisait pas et n'en avait cure dans le fond, tant que le bébé était bien-portant et ressemblait à sa divine mère.

Et ils seraient heureux. Oh oui, ils seraient heureux !

Sous le chant des oiseaux, laissant les rayons du soleil effleurer sa peau, les yeux clos, il imagina de nouveau l'enfant gazouillant dans ses bras, repu du lait maternel puis endormi, qu'il bercerait non loin du feu crépitant. Puis son épouse derrière eux, enlaçant père et enfant. Un cocon d'amour protégé par les dieux et les bons esprits.

Bientôt, très bientôt.

Il ne sut qu'il s'était assoupi que lorsque sa femme le réveilla brusquement. Il se redressa tout aussi abruptement et se tourna vers elle, le chien couinant piteusement sous la soudaine alerte de ses maîtres.

— Mon amour, que...

— Ja-cob..., haleta-t-elle en serrant les dents. Le bébé... Il... il arrive... !

Le chasseur n'en crut pas ses oreilles, jusqu'à ce qu'il vît le drap en dessous de la future mère tout mouillé.

Par Adionée, elle a perdu les eaux !

— Nous devons rentrer au plus vite et... et faire venir la matrone du village, bredouilla-t-il inquiet. Penses-tu... tenir jusque-là ?

Ils n'étaient guère loin du village ni de leur foyer légèrement excentré, pas plus de trois miles.

— Je... je vais essayer, souffla-t-elle.

— Ne bouge pas, je reviens tout de suite !

Elle n'aurait, après tout, pu aller nulle part sans son aide.

Orthros courant et aboyant derrière lui, Jacob rejoignit aussitôt le cheval qu'il détacha du tronc avant de l'atteler à leur chariot. Tenant la bride, il conduisit le véhicule jusqu'à son épouse qui, essayant de respirer calmement et

profondément par terre, les jambes écartées, la main tout contre son ventre dur, l'attendait. Jacob jeta rapidement la carcasse du cervidé à l'arrière, son arc, son carquois ainsi que les quelques besaces qu'ils avaient emportées pour la journée. Il s'agenouilla de nouveau près de sa femme et, lentement, l'aida à se relever avant de la faire grimper dans le chariot avec toute la délicatesse du monde.

— Mes récoltes, ahana-t-elle. Ne... les oublie pas.

Jacob se foutait royalement des cueillettes et il se demandait pourquoi sa femme le lui demandait soudainement. Mais pour ne guère la contrarier, et connaissant son penchant pour tenir compte des choses les plus insignifiantes dans les urgences, il replia le drap, le noua et le jeta sans plus de cérémonie derrière avec la carcasse et les outils.

— Orthros ! siffla-t-il. Monte ! Allez !

Le matin ne se le fit guère mander deux fois et sauta devant, se plaçant comme à son habitude aux pieds de sa maîtresse. Jacob grimpa à son tour et cravacha des rênes la monture qui renâcla.

La sortie de la clairière, et plus encore de la forêt, même par le chemin principal pourtant emprunté quotidiennement par moult gens, fut incroyablement longue à atteindre du fait des nombreuses pierres et autres branches qui la jonchaient. La jument qui tirait le chargement n'était pas vieille et plutôt endurante, mais elle peinait toujours à esquiver les obstacles sur sa route. Jacob se souvenait de la fois où la pauvre créature avait ripé contre des pierres et avait chu comme une malpropre, lui sur son dos. Elle s'était cassé la jambe antérieure gauche, laquelle avait mis bien des mois à guérir avant que la jument puisse derechef marcher droit. Plusieurs hommes du village lui avaient conseillé de l'abattre, comme il en était coutume, mais Jacob avait catégoriquement refusé. « Thalas, Seigneur des Chevaux, la soignera ! » avait-il assené avec froideur.

Somme toute, l'homme ne comptait certainement pas réitérer cette erreur en cet instant.

L'urgence était trop absolue !

L'étroit chemin de terre enfin traversé, Jacob fit trotter la jument aussi vite qu'elle le pouvait, sans trop secouer son épouse. Il regarda, d'un œil inquiet, cette dernière qui, les deux mains sur le ventre, poursuivait ses exercices de respiration conseillés par sa sage-femme, tout en fermant les yeux. Il ne compta plus le nombre de fois où il tenta de la rasséréner. « Tout va bien se passer. » « Nous arrivons bientôt. » « J'ai tellement hâte de le voir dans nos bras ! »

Un temps certain s'écoula encore avant qu'ils n'atteignent le village de Morneterre. Cette toute petite bourgade ne payait pas de mine, et son toponyme lui allait vraiment comme un gant. Les gens y étaient bons, travailleurs, et les passants fort bien rares du fait de la Ceinture d'Astérope qui séparait l'est de l'ouest d'Ishvard. Ainsi, la seule taverne du village, *L'Abeille sur la Rose*, était majoritairement occupée par les quelques souïards la journée, et les hommes requérant une bière bien fraîche après leur dur labeur. Qui aurait seulement voulu d'un tel endroit aussi reculé ? Jacob n'avait guère mis longtemps à se faire connaître de tous. Bien sympathiques, plusieurs gaillards l'avaient même aidé à construire sa maison pour son épouse et lui. Les villageois s'étaient bien sûr interrogés : pourquoi donc, par la Barbe de Thalas, deux jeunes gens viendraient-ils ériger leur nid ici ? Ils n'avaient jamais obtenu cette réponse, car le couple restait foncièrement discret autant sur sa vie passée que l'actuelle. Il n'avait simplement pu cacher la grossesse de madame, et la matrone du village s'était aussitôt présentée à elle pour lui assurer son soutien indéfectible le jour où le bébé arriverait. Pour prêter foi à sa parole, elle lui avait conseillé les exercices prénataux que la dame s'activait, en cet instant, à mettre en pratique, en dépit de la douleur qui la saisissait et qui ne cessait de croître au fur et à mesure – le bringuebalement du véhicule ne l'aidait pas, en sus.

La sage-femme en question, Malia, était l'épouse du forgeron Aistulf. Elle avait déjà huit enfants à son actif, et s'occupait d'autant de gamins chaque fois que les parents travaillaient à la ferme, au moulin ou encore au four. La gigogne du village était celle qui, évidemment, avait le plus d'expérience avec les enfants et les accouchements. Dans l'urgence, Jacob se dirigea aussitôt vers la forge. Aistulf travaillait le fer et fournissait tout le village. Jacob fut heureux de le voir fourbir la pointe à crochets d'un long harpon qu'un des gars, un pêcheur notoire, lui avait commandé.

L'animal s'arrêta tout près de l'échoppe que déjà Aistulf gueulait qu'on lui bouchât soudainement la vue.

— Par la Verge d'Héphès ! Dégage ton véhicule !

— Aistulf, j'ai besoin de toi !

Le forgeron sortit de son atelier avec l'établi souillé de crasse, un marteau dans la main, et se dirigea vers Jacob en le pointant furieusement d'un doigt tout aussi sale.

— Que m'veux-tu, p'tiot ? J'ai pas l'temps !

— À dire vrai, c'est de Malia dont j'ai besoin, fit le jeune homme sans ambages. Le bébé arrive. Malia doit tout de suite venir en notre demeure ! Je t'en supplie, amène-la !

— Par les Mamelles d'Adionée ! Tout d'suite ! On t'y r'joint ! Bigre ! Bigre ! Malia, ramène tes fesses ! Foutredieu, où est-elle encore passée ? Malia ?!

Sur ce fugace échange, Jacob cravacha derechef sa monture, lorsque son épouse ne put s'empêcher de pousser un cri. Il la mira aussitôt avec la plus grande inquiétude, mais elle vint à le rassurer en posant une main contre sa cuisse et en lui souriant malgré la douleur qui lui prenait aussi bien le ventre que les reins. Son mari fit l'effort de lui rendre son sourire et caressa ses cheveux, poisseux de sueur, avec une extrême douceur.

— Je t'aime.

— Moi aussi. Je...

Un nouveau cri. Jacob assena avec plus d'entrain les rênes sur l'encolure de la jument qui fila rapidement.

Leur demeure fut enfin atteinte. La maisonnée, avec son toit de guingois couvert de chaume, ne payait guère de mine non plus, mais Jacob y voyait le plus beau trésor matériel du monde. C'était là qu'avait, après tout, commencé sa nouvelle vie avec son épouse, et fort bientôt leur enfant.

Il descendit, Orthros le suivant. L'homme contourna le chariot pour soulever son épouse dans ses bras. Il ouvrit la porte d'un coup de pied bien placé, puis porta la parturiente jusqu'au fond de la pièce, tout près de l'âtre de la cheminée éteinte, avant de la coucher sur le lit défait. Soufflant discrètement, il resta assis à côté d'elle et caressa du bout des doigts sa joue chaude et couverte de sueur. Se regardant dans les yeux, ils échangèrent un nouveau sourire, sous le couinement d'Orthros.

— Malia ne va plus tarder, mon amour, je te le promets. Que puis-je faire pour t'aider ? Tu veux de l'eau ?

Elle se contenta de hocher la tête. Jacob se pencha pour l'embrasser sur les lèvres – brûlantes – puis se dirigea vers leur réserve d'eau qu'il espérait suffisamment fraîche pour la soulager quelque peu de la souffrance qui lui dévorait désormais tout le bassin. Dieux cruels ! les femmes subissaient bien des tortures pour faire éclore une nouvelle vie, et souffraient même après tout chaque mois pour que ce processus fût seulement possible...

Un gobelet plein, l'eau plus tiède qu'il ne l'avait souhaité, le mari revint à côté de son épouse, s'assit et lui fit lentement écluser le contenu, soulevant sa tête avec sa main. Elle le remercia laconiquement, avant de serrer les dents sans pouvoir s'empêcher de pousser un énième râle lorsque la nouvelle contraction l'assaillit. Elle se redressa pour poser son dos contre la tête de lit et souffla bruyamment.

Jacob resta silencieux, dévoré par l'inquiétude et l'impatience. Il ne savait que faire. Par tous les dieux, mais que pouvait bien trafiquer Malia pour être aussi longue ?

Alors l'on toqua à la porte.

— Entre, Malia ! Vite, je t'en prie ! héla aussitôt Jacob en bondissant du matelas.

La porte s'ouvrit... mais ce n'était pas Malia.

L'inconnue était grande, plus grande que lui, et Jacob n'était guère petit. De longs cheveux argentés encadraient son visage d'une ciselure extraordinaire, évoquant irrémédiablement la fine beauté de sa femme, à l'instar de la blancheur liliale de sa carnation. On eût dit une poupée de porcelaine, dont le plus étrange restait encore cette tunique ivoire la vêtant qui brillait comme autant d'étoiles dansant sur le tissu.

Jacob la toisa avec circonspection empreinte de colère et fit trois grands pas vers elle.

— Qui êtes-vous ? s'enquit-il avec brutalité. Ce n'est pas le moment ! Partez !

L'étrangère répliqua en premier lieu par un sourire qui dévoila ses dents éclatantes.

— Je ne suis pourtant ici que pour assister votre épouse, Jacob.

L'homme sentit un froid frisson parcourir l'intégralité de sa colonne vertébrale. L'inconnue s'avança lentement, et le chasseur fut alors frappé par la couleur ivoire et or de ses perçants iris.

— Comment connaissez-vous mon nom ?

— Je sais de nombreuses choses, qui échappent assurément à un grand nombre de mortels dépourvus de Magie. Votre épouse, néanmoins, comprend ce que je représente, car telle est écrite sa destinée.

— Par tous les dieux, elle...

— Jacob ! (L'appel où sourdait la souffrance le fit se retourner.) Laisse-la approcher. Aie confiance.

— Mon amour, elle...

— S'il te plaît...

Jacob serra la mâchoire aussi fort qu'il put. Faisant derechef volte-face, il vit que l'inconnue s'était encore rapprochée. Il voulut sèchement la renvoyer, voire se montrer violent, mais sous son regard insistant, et à la demande de son épouse souffrante, il ne put guère refuser.

— Allez-y, dit-il en s'écartant.

Il voulut emboîter le pas à la femme, mais celle-ci l'en empêcha.

— Allez chercher de l'eau fraîche. Je crois savoir qu'un ruisseau coule tout près de votre demeure. Ne perdez pas une seconde. Votre épouse en a besoin. Il en va de sa vie. Et emmenez donc votre bâtard. Il ne fera que nous gêner.

Jacob la toisa avec ire, dans laquelle se reflétait une évidente peur sourde. La vie de son épouse ? Quelle était donc cette folie des dieux ?

— Ne perdez pas de temps en interrogations ! assena encore l'inconnue.

— *Argh...*, s'étrangla son épouse, soumise à une énième contraction pour le moins douloureuse.

Sous un cri supplémentaire et un énième ordre ne souffrant aucune discussion de l'étrangère, Jacob grogna puis siffla Orthros qui le rejoignit aussitôt, oreilles et queue baissées, couinant de plus belle. Il avait même instinctivement fui la proximité immédiate de la maïeuticienne, laquelle avait tout juste rejoint la parturiente alors que la porte se fermait sur le visage profondément inquiet de Jacob et son arrière-train noir.

Les questions ne cessèrent évidemment de se bousculer en l'homme, à l'instar de l'angoisse et de la perdition qui se disputaient le sommet.

La vie de ma femme ? Par tous les dieux, qui est-elle et comment ose-t-elle dire cela ? Par Adionée toute-puissante !

Pourtant, l'urgence prévalait sur les réponses, même celles autour de l'identité de la matrone qui aidait son épouse à accoucher. Se connaissaient-elles ? Sa femme

n'avait guère semblé craintive à la voir ni ne l'avait repoussée. Sa destinée ? Les hommes dépourvus de Magie ? Ni lui ni son épouse ne possédaient de liens étroits avec ce que le peuple nommait parfois l'« art de l'ancien langage ». Et Malia ? Où était Malia, bon sang ?

Va chercher de l'eau ! s'ordonna-t-il. Plus vite cette tâche sera accomplie, plus vite tu retourneras auprès d'elles pour t'assurer que tout va bien, Jacob !

Orthros piaillant inlassablement entre les pattes de son maître, comme réceptif à son désarroi le plus profond, Jacob l'ignora et fit rapidement le tour de la bâtisse pour le jardin. Modeste que celui-ci, avec un petit potager et des arbres fruitiers non loin d'une large cabane en bois où les outils de jardinerie, de pêche ou de menuiserie étaient rangés.

C'était la dame qui s'occupait toujours du jardin, elle avait fermement insisté sur ce point. « Tu es un chasseur, tu as la main rude et les doigts gourds ; moi, j'ai la main verte et les doigts délicats », se gaussait-elle gentiment. Il ne s'en formalisait pas : il avait effectivement toujours eu des gestes lourds, préférant de loin la menuiserie avec les autres gaillards de Morneterre qui lui ressemblaient par beaucoup sur ce point. Pourtant, la chasse requérait un doigté subtil qu'il avait acquis avec le temps, et il savait se faire fin et doux lorsque les travaux de Maïalèle s'imposaient avec sa femme. Curieux paradoxe que celui-ci. Même lorsqu'elle était tombée enceinte, elle avait fermement défendu son droit unique au potager. Bien sûr, le ventre une fois trop gros l'avait empêchée de continuer, et c'était évidemment lui qui avait pris la relève. Contre toutes les attentes féminines, il s'était révélé plutôt doué. Les légumes poussaient bien – la pluie printanière l'y avait bien aidé, à l'instar du soleil pré-estival – et la terre restait bien fertile. Il fallait croire que la terre de Morneterre n'était pas si morne que cela, après tout. En tout état de cause, la dame s'était excusée pour son jugement hâtif, ce à quoi

l'homme avait répondu en l'embrassant langoureusement – un nouveau signe de sa douceur.

Mais pourquoi pensait-il à cela maintenant ? Oui, derrière son inquiétude, Jacob était heureux. Leur enfant naîtrait dans les minutes à venir.

Vite ! Plus vite tu auras rapporté l'eau, plus vite tu seras à leurs côtés, s'enhardit-il encore. *De l'eau, oui, de l'eau !*

Il courut vers la cabane, l'ouvrit tout aussi rapidement pour se saisir du seau de bois qu'ils utilisaient pour arroser les légumineuses et les plants fruitiers, Orthros le suivant toujours comme le parfait compagnon qu'il était depuis son adoption. Ni une ni deux, Jacob fonça en direction du cours d'eau qui coulait à la limite de sa propriété. C'était ce bras aqueux, venu de la rivière plus lointaine qui serpentait de la Ceinture d'Astérope à Morneterre, qui l'avait décidé sur le terrain où construire leur foyer. Une aubaine, car l'eau y était toujours fraîche et propre, leur servant aussi bien à se désaltérer qu'à laver leurs vêtements ou à arroser le jardin. Ce qui était le plus étonnant, c'est que personne ne s'était installé à son bord auparavant. Le couple n'avait aucun voisin ; le plus proche était l'un des fermiers de la bourgade avec qui ils troquaient des légumes et des fruits lorsqu'ils le pouvaient contre des poules, des œufs et du lait. Orthros avait rapidement compris où boire et se tremper en cas de forte chaleur, et le couple l'accompagnait de bon train l'été où les températures, en raison de la montagne toute proche, se faisaient élevées. Mais l'eau restait toujours propre : il était interdit de se baigner dans la rivière en amont, et les lavandières n'avaient guère le droit non plus de laver leurs linges dans l'eau qui courait le long de Morneterre. Une étrange idylle, laquelle ravissait le couple qui se savait soumis à la Grâce Ensoleillée des Lumineux.

Oui, ce cadre de vie extraordinaire, loin de la ville, en plein cœur de la campagne, au milieu des vaches, des chèvres, des cochons, des coqs et des poules, serait le lieu idéal pour le fils – ou la fille – qui leur naîtrait.

Transporté par cette félicité alors qu'il se penchait pour remplir son seau d'eau, Jacob but une gorgée – elle était bien fraîche ! –, souffla, s'essuya la bouche d'un revers de manche puis regarda en souriant Orthros qui lapait bruyamment.

— Tu vas bientôt avoir un petit frère ou une petite sœur, mon grand, dit-il en tapotant la tête du mâtin. Allons l'accueillir.

Et ils seraient tous heureux.

Si heureux...

Lorsque Jacob ouvrit vivement la porte de la chaumière d'un coup de coude, l'eau dans le seau clapotant, la première chose qu'il entendit fut les vagissements du bébé. Les larmes aux yeux avant même de voir l'enfançon, il s'avança, lentement, n'en croyant pas ses oreilles. L'étrangère aux cheveux argentés était debout ; elle se retourna, tenant dans ses bras le nourrisson qui poursuivait ses pleurs de premier-né. Jacob posa le seau et s'approcha d'elle, tendant alors ses bras à son tour pour prendre l'enfant. Un garçon ou une fille ? Leurs regards se croisèrent ; l'étrangère lui sourit tendrement et lui tendit l'enfant, que le père recueillit dans ses bras. Il souleva le petit pan de tunique qui couvrait sa taille et vit un phallus, en bonne et due forme juvénile.

Un fils ! Mon fils !

Il ne put s'empêcher d'étirer un immense sourire de joie, de satisfaction, de bonheur incroyable ! Son rêve était devenu réalité.

Berçant l'enfant, il embrassa son front chaud, tandis que le bébé continuait de pleurer.

Il a sûrement faim. Mais ne t'en fais pas, mon petit, car bientôt tu goûteras le lait de ta maman.

— Je ne sais comment vous remercier, ma dame, dit-il alors à l'étrangère. Comment puis-je...

— Je me nomme Séléné, mon brave Jacob, répliqua-t-elle. Quant à vos remerciements, le simple fait de vous savoir

son protecteur jusqu'à la fin me suffit amplement.

Jacob hocha la tête, néanmoins intrigué par le ton quelque peu macabre que la dénommée Séléné, la « lune » en ancien langage s'il se souvenait bien, avait adopté.

— Ja... Ja-cob..., entendit-il sa femme l'appeler avec difficulté.

Il vint aussitôt à elle et s'assit sur le matelas, serrant fortement leur fils contre sa poitrine qui avait cessé de pleurer.

— Je suis là, mon amour, fit-il doucement en caressant ses cheveux puis son front perlé de sueur. Notre fils, mon aimée. Il est magnifique. Et il aura ta belle couleur de cheveux. Il te ressemblera beaucoup, sera aussi beau qu'Héméros. Je suis si fière de toi, Dianthéa.

Dianthéa lui sourit, et des larmes coulèrent le long de ses joues brûlantes. Elle tendit un bras, le posant délicatement sur la tête de leur fils, jouant avec les rares mèches blondes – presque blanches.

— Comment allons-nous l'appeler ? s'enquit Jacob.

— Phœbus. Il se nommera Phœbus.

Le « radieux », en ancien langage, songea le père.

— C'est un nom qui lui sied et lui siéra parfaitement, mon amour. (Il regarda son fils avec un amour incommensurable.) Te voici venu au monde, mon fils. Phœbus. Phœbus le Radieux, le Glorieux !

Le bébé ouvrit les yeux, laissant découvrir des pupilles aussi dorées que les rayons du soleil. Jacob resta ébaubi devant cette couleur unique. Nul être en ce monde n'avait la même !

Il voulut en faire part à Dianthéa et se retourna vers elle, lorsqu'un immense poids se ficha au creux de sa poitrine alors que la main de la jeune mère tombait mollement contre le matelas.

— Dianthéa ?

Les yeux clos, à l'instar de sa bouche, celle-ci ne répondit rien.

— Dianthéa ? insista Jacob. Dianthéa !

Seul le silence lui répondit, jusqu'à ce qu'il fût brisé par les couinements piteux d'Orthros et les nouveaux pleurs du nourrisson.

— Par tous les dieux... Dianthéa...

Le nouveau père se releva subitement, ne parvenant à détacher son regard du corps à jamais inerte de la mère de son enfant. Il sentit une main se poser contre son épaule et le retourner, puis son regard croisa celui de Séléné.

— Il vous incombe désormais de protéger votre fils jusqu'à ce que les dieux vous rappellent à eux, Jacob. Viendra le jour où vos chemins se sépareront, pour mieux vous retrouver. Telles sont les lois du destin auxquelles vous ne pouvez échapper. Protégez Phoëbus jusqu'à ce que l'heure soit venue. Héméros et les Sœurs de la Destinée l'attendront.

» Car tel est le destin de votre épouse, de vous et de votre fils.

» Car tel est le souhait de Dianthéa.

» Car telle est la volonté du Père des Hommes.

Jacob sentit sa gorge s'entraver et les larmes couler abondamment le long de son visage jusqu'à choir de son menton pileux. Il porta son regard sur Dianthéa puis fit volte-face pour répliquer à Séléné.

Mais elle avait disparu.

La porte s'ouvrit et Malia, la femme du forgeron, entra en trombe.

— Jacob, j'ai fait aussi vite que j'ai pu. Où est Diant... Le bébé ! Par Maïalèle ! Comment va Dianthéa ?

La réponse à cette question éclata au grand jour lorsqu'elle remarqua les larmes qui ne cessaient de couler sur le visage d'un Jacob déchiré par la douleur.

¹ *L'Art de la chasse, Cynégétique* ou encore *De la chasse au chien* est un traité technique composé de treize chapitres, du philosophe et chef militaire grec Xénophon (vers 430 avant J.-C. – vers 355 avant J.-C.), écrit vers 393 avant J.-C.,

portant principalement sur la chasse à pied de gibier à poils avec des chiens. L'auteur mentionne aussi bien l'origine divine de la chasse que les divers gibiers, chiens et techniques de chasse, notamment à filet. La version grecque de ce texte et sa traduction (d'Édouard DELEBECQUE) sont disponibles aux éditions Les Belles Lettres (Paris, 1970).

² Le lecteur aura peut-être ici reconnu le mythe grec mêlant la déesse Artémis et le chasseur Actéon (cf. note complémentaire 1).

³ Du grec ancien ἀταραξία (*ataraxía*), notion philosophique de la tranquillité d'âme chez Démocrite, du bonheur dans le stoïcisme et l'épicurisme notamment.

⁴ La *courotrophe* (κουροτρόφος / *kourotrophos*) désigne, dans la religion grecque, les divinités dotées de la fonction courotrophique. Cette fonction, génériquement signifiée comme celle de nourrice, revêt un aspect plus large dans sa notion grecque : elle désigne pleinement la divinité qui prend à sa charge, dans un long processus, la croissance de l'enfant jusqu'à ce que celui-ci devienne un adulte à travers des rites spécifiques. On en connaît un certain nombre comme Apollon, Artémis, Athéna, Déméter, Gaïa, Héra, Rhéa ou encore les nymphes.

CHAPITRE PREMIER

Les fumées de la guerre s'élevaient encore au-dessus de la muraille éventrée de Dunas alors que l'aube pointait. A *contrario* des cris de courage, de haine et de peur. Dans le ciel, où quelques étoiles essayaient encore, de leur lactescence, de percer la chape de brouillard, symbole des travaux d'Artos, Seigneur des Batailles, des corbeaux volaient en croassant, prêts à se jeter sur les cadavres qui, pour la plupart décuirassés, laissaient leur peau à la jouissance de leurs becs tranchants.

Laknol détestait ces putains d'oiseaux. S'il n'avait jamais combattu plus que de raison au cœur des batailles, il savait de source sûre que les corbeaux, compagnons du dieu de la Mort, représentaient les pires créatures qui soient avec les vautours du pays désertique d'Arkemn'ul. Taché de sang et de suie, épuisé, des lignes de larmes coulant sur son visage où naissait une barbe rêche qu'il rasait pourtant tous les jours, il aurait aimé posséder une arbalète et faucher chacun de ces foutus volatiles. Il serra les dents, cracha par terre et respira un grand coup. Mais la fumée, que les demeures incendiées par les rebelles renardaient et qui désormais avaient été éteintes après de longues heures de labeur, l'étouffa. Il toussa, maugréa de plus belle, blasphéma envers le Seigneur de la Guerre et se dirigea vers un groupe de ses Chevaliers-Royaux qui commençaient à rassembler les cadavres, obéissant à l'ordre qui avait été prononcé par Sa Majesté : séparer les corps des rebelles des corps civils, des soldats d'Ishvard et des frères et sœurs d'armes des Trois Gardes qui avaient succombé à la guerre intestine.

L'un de ses frères d'armes commença à se pencher pour attraper les jambes cuirassées d'un Chevalier-Royal. Le faciès de ce dernier avait été enfoncé par une massue ; Laknol ne réussit à l'identifier que grâce au tatouage qui ornait l'intérieur de son poignet gauche, un érable grossièrement représenté qui traduisait son origine, le continent au sud-est, Yshgreva. Le Chevalier Noir entendit son camarade renifler piteusement ; en l'observant plus attentivement, il vit ses yeux s'emplier de larmes. Le Lord vint poser une main sur son épaule dépourvue d'armure et la serra fermement. Il ne fut nullement besoin d'un mot : un simple échange de regards suffit à ce que leur tristesse se partageât. Marvius, feu leur compagnon d'armes qui avait répondu à l'Appel des Éternels, aîné des Chevaliers-Royaux, était de ceux que tous les hommes de la Première Garde considéraient comme un grand frère et un modèle de fidélité à la Couronne et à l'Ordre. Jamais il n'avait voulu prendre la tête de la Garde Royale, il s'était toujours contenté de ce qu'il avait et accomplissait son devoir en toutes circonstances. Un brave et pieux homme, qu'il était terrible de voir ainsi gésir dans son sang séché.

Laknol sourit quelque peu, plus pour rasséréner son frère d'armes que par envie. Il était de son devoir, en tant que Lord, de remonter le moral de ses hommes, quand bien même aurait-il pu se recroqueviller dans un coin et pleurer – ce dont il n'avait pas honte *a contrario* de bien d'autres soldats !

— Portons-le auprès des autres, Clodéric, fit-il. Alors nous pourrons lui faire nos adieux comme il se doit.

— Oui, Lord. Mais...

— Qu'y a-t-il ?

Clodéric sembla hésiter, serra ses poings sans pouvoir s'en empêcher et mira une fois encore le cadavre du Chevalier.

— Je sais que le roi a ordonné de préparer les bûchers, mais Marvius voulait que son corps soit enterré à Yshgreva,

là où il a grandi, aux côtés de ses frères et sœurs. Il voulait que sa dépouille soit placée sous le chêne de leur terrain, là où reposent ses aïeuls depuis toujours. Or, avec cette ordonnance...

C'était une volonté fort répandue parmi les soldats des Trois Gardes. Tous ayant dû faire leurs adieux à leur famille pour servir l'Ordre, il était donc commun que chacun voulût y retourner une dernière fois de son vivant, ou bien y gésir pour l'éternité auprès des siens. Si Laknol se souvenait bien, Marvius avait plus de dix frères et sœurs. Étaient-ils encore vivants ? Il n'en savait rien, et Marvius ne les avait jamais revus comme il n'avait plus quitté Ishvard depuis plus de trente-cinq ans. Pourtant, même si le Lord aurait aimé répondre au dernier vœu de son frère d'armes, il ne le pouvait guère.

Car le roi avait ordonné que soient offertes aux dieux les cendres de ses hommes et de ses sujets qui ne s'étaient pas rebellés. Laknol comprenait que c'était là plus par commodité que symbolique : se débarrasser des corps par le feu plutôt que les enterrer un à un, et ainsi éviter les pandémies. Ramener tous les corps dans la patrie d'origine était tout simplement impensable.

— Tu sais très bien que ce n'est pas possible, mon frère, répondit finalement le Lord. Il y a trop de corps, et nous ne pouvons quitter la proximité de notre roi. Marvius, depuis le Hall des Héros, le sait tout autant. Et il comprend. J'en suis sûr.

— Oui, Lord, peut-être as-tu bien raison...

Clodéric se pencha alors et prit du poignet non tatoué du cadavre un bracelet en tissu imbibé de sang.

— Que fais-tu ?

Se relevant, le Chevalier-Mage montra le modeste trésor.

— Je sais qu'il n'est guère de coutume de dépouiller les morts ainsi, et c'est même un sacrilège à l'égard de Thanatos, mais Marvius aurait refusé que ce bracelet finisse calciné dans les flammes. Il disait que c'était sa mère qui le